

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 6 (1912-1913)
Heft: 9

Artikel: Le roman d'un protégé de Beethoven
Autor: Ehrhard, Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068584>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

durent. Toi seule ne passes pas. Tu es en dehors du monde. Tu es un monde, à toi seule. Tu as ton soleil, tes lois, ton flux et ton reflux. Tu as la paix des étoiles, qui tracent dans le champ des espaces nocturnes leur sillon lumineux, — charrues d'argent que mène la main sûre de l'invisible bouvier.

Musique, musique sereine, que ta lumière lunaire est douce aux yeux fatigués par le brutal éclat du soleil d'ici-bas ! L'âme qui a vécu et qui s'est détournée de l'abreuvoir commun, où les hommes pour boire remuent la vase avec leurs pieds, se presse sur ton sein et suce à tes mamelles le frais ruisseau du rêve. Musique, vierge mère, qui portes toutes les passions dans tes entrailles immaculées, qui ensermes le bien et le mal dans le lac de tes yeux couleur de joncs, couleur de l'eau vert-pâle qui coule des glaciers, tu es par delà le mal, tu es par delà le bien ; qui se réfugie en toi vit en dehors des siècles ; la suite de ses jours ne sera qu'un seul jour ; et la mort qui tout mord se brisera les dents.

Musique qui berças mon âme endolorie, musique qui me l'as rendue ferme, calme et joyeuse, — mon amour et mon bien, — je baise ta bouche pure, je cache mon visage dans tes cheveux de miel, j'appuie mes paupières qui brûlent sur la paume douce de tes mains. Nous nous taisons, nos yeux sont clos, et je vois la lumière ineffable de tes yeux, et je bois le sourire de ta bouche muette ; et blotti sur ton cœur, j'écoute le battement de la vie éternelle.

ROMAIN ROLLAND.



Le roman d'un protégé de Beethoven

Au mois d'octobre 1795 arrivait à Vienne, pour y suivre les cours de l'Université, un petit jeune homme de quinze ans, joli de figure, avec des yeux vifs et des cheveux noirs qui frisaient. Il s'appelait Charles Frédéric Kubeck. Il était originaire d'Iglau, petite ville de Bohême, où son père avait exercé le métier de tailleur. Quand il avait eu l'âge de sept ans, sa famille s'était installée à Znaïm, autre ville de Bohême, où, en même temps qu'il suivait les classes du gymnase, il apprenait le piano et le chant. Ses grandes aptitudes musicales le firent vite admettre dans la maîtrise de l'église Saint Nicolas. Pour qu'il pût développer son talent, son père, qui n'était point riche, lui fit confectionner à Znaïm même une espèce d'instrument destiné à lui tenir lieu de piano, mais qui était plutôt

un grossier tympanon, à tel point rudimentaire que tous les sons s'y brouillaient. C'est sur ce primitif appareil que l'enfant s'escrima pendant trois ans. Alors mourut à Znaïm une jeune fille avec laquelle il avait souvent fait de la musique et qui possédait un piano. Le père du petit Kubeck obtint l'instrument à bon compte. « Jamais, disait plus tard l'heureux possesseur, je n'ai ressenti de joie plus vive ni de plus forte mélancolie... J'avais donc un instrument qui donnait des sons, alors que mon tympanon à clavier ne faisait que bourdonner. » Grâce à cette acquisition, le jeune Charles fit de sérieux progrès. Au moment du départ pour Vienne, il avait des doigts agiles et savait interpréter un morceau.

Ce n'était pas la première fois que Charles faisait le voyage de Vienne. Il y était déjà venu deux ans auparavant avec sa mère qui y avait été appelée par une sœur malade. Une dame de l'aristocratie, faisant visite à cette dernière, remarqua le « petit frisé » ; quand elle sut que la famille désirait ardemment pour lui une bourse, afin qu'il pût continuer ses études, elle offrit de l'emmener chez l'empereur François de qui elle devait avoir une audience quelques jours plus tard. Voilà l'enfant devant le souverain qui, paternellement, patriarcalement, lui promit de voir s'il y avait moyen de faire quelque chose pour lui. Plusieurs mois après, arrivait à Znaïm un message impérial annonçant à la famille et à toute la ville émerveillées que Sa Majesté accordait à Charles Frédéric Kubeck une bourse annuelle de cinquante florins.

Cette somme devait pourvoir à tous les besoins de l'étudiant dans la capitale, sa famille n'étant pas en mesure de lui venir en aide. Il eut pour logement une sorte de taudis sans lumière, humide et malpropre, qu'il partageait avec quatre autres étudiants. Sa propriétaire n'avait pour lui que dédain. A l'Université il recueillait avidement un savoir encyclopédique où la philosophie, la littérature grecque et la littérature latine se mêlaient aux mathématiques et aux sciences naturelles. Il souffrait de ne pouvoir, à côté de ces études, continuer celle du piano. Il ne pouvait songer à faire venir de Znaïm son cher instrument qu'il eût été impossible de loger dans son étroit réduit. D'ailleurs, le vacarme que faisaient ses compagnons de chambre aurait empêché tout exercice sérieux.

Un accident tragi-comique aggrava sa détresse matérielle. Un matin de décembre, comme il allait au cours, une grosse bûche lui tomba sur la tête de l'étage supérieur d'une maison. Il ne fut pas assommé, parce que son chapeau amortit le choc. Mais la malheureuse coiffure, fendue de part en part, n'était plus bonne qu'à jeter. Il fallut demander à la famille la somme nécessaire pour la remplacer.

C'est de cette misère que le tira le bon génie de la musique et son sauveur ne fut autre que le grand, l'immortel Beethoven.

Dans la même maison que sa tante habitait une de ces familles, si nombreuses à Vienne, où l'on a pour la musique un culte passionné. Ces gens possédaient un piano tout neuf, « fabriqué par monsieur Walther, un homme qui s'y connaît ». La tante introduisit un jour l'étudiant chez ces fortunés voisins et vanta son talent musical. Les épreuves qu'il en donna ne furent pas très bril-

lantes. Ce piano, « d'où sortaient des sons de sphères célestes », était trop parfait pour le pauvre garçon habitué à de médiocres clavecins. Néanmoins ses auditeurs se déclarèrent satisfaits et résolurent de le mettre en présence de Beethoven, l'illustre ami de la maison.

Kubeck qui, dès ses jeunes années, avait pris l'habitude d'écrire régulièrement le journal de sa vie, raconte lui-même, à la date d'avril 1796, sa première rencontre avec le maître. Détachons de ses *Mémoires*¹ ce récit qui ajoute une page nouvelle à la biographie de Beethoven :

Quand je revins la fois suivante, je trouvai le héros de la musique, M. de Beethoven. Un petit homme, avec des cheveux qui se dressent en broussailles et non poudrés, ce qui produit un effet étrange ; un visage maltraité par la petite vérole, de petits yeux clignotants et un mouvement incessant de tous les membres. Il se mit au piano et en joua à ravir pendant une demi-heure. Nina M....r, la fille très gaie d'un père artiste, trouva plaisant de me persécuter et me présenta au grand maître comme un jeune artiste nouvellement arrivé de la province. Je rougis et la raillerie me fit venir les larmes aux yeux. Beethoven me regarda avec émotion et sa physionomie d'ordinaire farouche exprima visiblement de la sympathie. Il reprocha à Nina sa malice et dit : « Nous voulons voir si le jeune homme a un talent musical. Mais pas aujourd'hui. Venez demain — ajouta-t-il en se tournant vers moi — je chasserai tout le monde de la chambre et nous essaierons tous les deux seuls ». Je vins. C'était le 5 avril. Comme il me l'avait dit, nous fûmes bientôt seuls. Il me fit jouer différentes choses pendant une bonne heure. Quand nous eûmes fini, il me dit : « Mon cher, vous n'avez pas particulièrement de talent pour la musique. N'y perdez pas beaucoup de temps. Cependant vous ne manquez pas de quelque agilité et de méthode sérieuse. Les M.... m'ont parlé de l'état de vos affaires. Je pense vous utiliser quelque part et en même temps vous être utile. Je donne à une jeune personne quelques leçons par semaine. Je ne peux pas le faire plus souvent et ce n'est pas suffisant pour lui faire faire des progrès. Si vous voulez lui faire répéter chaque jour les morceaux, que je lui apprendrai ensuite à interpréter au point de vue artistique, je vous recommanderai ». J'acceptai la proposition avec joie. Le 8 avril, Beethoven me fit venir chez lui et me conduisit à la maison dont il m'avait parlé. Le père, la fille et une gouvernante constituent la famille. Ils sont de Venise. Le père a des affaires secrètes avec notre gouvernement et séjourne à Vienne pour cette raison. Il est veuf et on lui donne le titre de marquis. Son nez est un véritable promontoire barbouillé de tabac. Il ne parle pas allemand, et peut à peine se faire comprendre en latin. Il s'appelle M....n. Sa fille, à qui l'on donne le titre de contessina, se nomme Juliette, mais on l'appelle Litta. Elle a treize ans, des yeux noirs, le teint pâle, elle n'est pas grande pour son âge, mais très svelte. Jamais je n'ai vu aussi joli visage, aussi jolie jeune fille. Elle ne parle l'allemand qu'en l'écorchant, ce qui lui va délicieusement. La gouvernante, Mademoiselle Marie Vedel, Française de naissance,

¹ *Tagebücher des Carl Friedrich Freiherrn Kubeck von Kubau*, 3 vol. Vienne, Gerold et Cie, 1909.

parle le français, l'italien, l'anglais et très couramment l'allemand. Elle paraît avoir beaucoup voyagé, tel un vrai Ulysse, car elle parle de tous les pays du monde. Elle peut avoir un peu plus de trente ans, est sévère pour son élève et en même temps si aimable qu'on se sent vraiment attiré vers elle. Elle est un peu brune, mais très jolie. Le marquis m'adressa à la gouvernante qui me dit devant M. de Beethoven que je devais venir de cinq heures à six heures chaque soir, jouer du piano avec la contessina en sa présence et pour le reste m'en tenir exactement aux instructions de M. de Beethoven ; pour cela je recevrais vingt florins par mois. Au cas où ces conditions me conviendraient, je pouvais venir dès le lendemain. J'acceptai tout. J'aurais voulu baiser les mains de M. de Beethoven mais il ne voulut pas entendre parler de remerciements.

Ce récit, qui traduit avec une ingénuité charmante l'impression produite par Beethoven sur un adolescent, indique exactement quelques traits dominants du « héros de la musique ». Nous le reconnaissons avec la disgrâce de son physique, avec son indépendance vis-à-vis de la mode, quoiqu'en 1796 (il avait alors vingt-six ans) il ne s'habillât pas sans recherche, avec sa franchise bourrue, mais aussi avec la bonté profonde qui le rendait sensible à toutes les misères.

Grâce à lui, la situation de Charles Kubeck changea du tout au tout. Vingt florins par mois à lui, l'étudiant qui n'en devait avoir que cinquante pour toute l'année ! C'était le Pactole. Il prit immédiatement un autre logement, quoiqu'il eût payé six mois d'avance pour son taudis, et, dans sa nouvelle chambre, il n'eut rien de plus pressé que d'installer son piano qu'il se fit expédier par ses parents. Il poussa même le luxe jusqu'à prendre, sur le conseil de mademoiselle Vedel, des leçons de français à un émigré pour la somme de dix florins par mois.

Voici comment Beethoven entendait partager avec son protégé les leçons de musique à donner à la contessina. Il indiquait au jeune homme les morceaux que devait apprendre la jeune fille. Ces morceaux, Kubeck les travaillait chez lui ; puis il les faisait jouer à la petite comtesse, les déblayant avec elle et s'efforçant d'obtenir une exécution correcte. Beethoven intervenait au moment où cette étude mécanique était achevée et veillait à l'interprétation artistique.

(A suivre.)

AUGUSTE EHRHARD.

